

Par Nicolas Nikichine,
prêtre orthodoxe

LES LIEUX SAINTS DE CHRÉTIENTÉ EN GAULE (FRANCE) MIRACULEUSEMENT REDÉCOUVERTS PAR LES RUSSES ORTHODOXES



Centre de pèlerinage
du Diocèse de Chersonèse
2022

LES LIEUX SAINTS MIRACULEUSEMENT REDÉCOUVERTS PAR LES ORTHODOXES

Il y a vingt ans, un vrai miracle s'est produit dans la vie orthodoxe en Occident : toute une série de lieux saints ont été redécouverts par l'Église orthodoxe et assimilés par elle. Cet événement peut être considéré comme une révolution dans la vie spirituelle, dont l'ampleur, comme pour la Révolution d'Octobre 1917, ne sera pleinement reconnue qu'après de nombreuses années.

Cela ne s'est pas fait d'un seul coup. Il a fallu des années d'un travail minutieux pour chacun de ces lieux, une approche méthodologique complexe pour déterminer leur authenticité et de nombreux pourparlers avec l'Église catholique afin d'obtenir son accord pour que les pèlerins russes puissent y organiser des célébrations et des offices religieux.

Et c'est ainsi qu'on a pris conscience, en 1997, que la France n'était pas seulement un haut lieu de culture, mais aussi une concentration de lieux saints. Nous qui, traditionnellement, parlons de la Russie comme d'un pays théophore, nous devons soudain admettre que la France est à juste titre appelée la fille aînée de l'Église, voire sa fille bien-aimée. Car si le prince russe Vladimir est devenu chrétien à la fin du X^e siècle^[1], l'histoire chrétienne de la France en tant qu'État remonte au roi Clovis à la fin du V^e siècle ; mais le christianisme s'y était implanté dès les temps apostoliques.

QUELS LIEUX SAINTS ORTHODOXES^[2] EN FRANCE, ET OÙ SE TROUVENT-ILS ?

Comment des reliques de portée universelle se sont-elles retrouvées sur le territoire français ?

La Gaule faisait partie de l'Empire romain. Nous sous-estimons le niveau de développement de la civilisation et de la culture romaines : l'apôtre Paul n'a pas eu besoin de traverser des forêts ni de franchir des rivières sur des radeaux. Dès les premiers siècles de notre ère, des routes empierrées reliaient Rome et la Grande-Bretagne, l'Espagne et Byzance, jalonnées par des auberges où il était possible, si besoin était, de se restaurer et de passer la nuit. La Gaule, qui recouvrait grosso modo le territoire de la France actuelle, avait été illuminée par la foi chrétienne dès les temps apostoliques. Les premiers saints, selon la tradition, étaient arrivés en Gaule à l'époque des apôtres. Une partie des reliques avait été reçue par les rois et empereurs en cadeau, d'autres avaient été apportées au temps des grandes croisades.

Citons les principales.

[1]. En 988 (Note du traducteur)

[2]. L'auteur emploie ici le mot « orthodoxe » pour désigner les lieux saints d'avant le schisme de 1054 (NdT)



– 1 –

LES RELIQUES DE LA SAINTE IMPÉRATRICE HÉLÈNE, ÉGALE AUX APÔTRES

Elles reposent en plein centre de Paris depuis 1820, dans l'église Saint-Leu-Saint-Gilles. Avant, du milieu du IX^e siècle jusqu'à la Révolution de 1789, elles se trouvaient dans un monastère du diocèse de Reims. La redécouverte de ce lieu saint a été la première étape qui nous a ensuite menés vers les autres en France.



– 2 –

LA COURONNE D'ÉPINES DU SAUVEUR

La Couronne d'épines du Sauveur, assurément la principale relique en France, a été achetée au XIII^e siècle, en 1238, durant le règne de Louis IX, déclaré saint par l'Église catholique, puis ramenée de Constantinople à Paris. On a édifié une chapelle pour l'y sauvegarder, la Sainte-Chapelle (en russe Святая Часовня), remarquable monument d'art gothique. Après la Révolution française, ce lieu est devenu un musée ; on n'y célèbre plus d'offices religieux. Depuis 1804 jusqu'à l'incendie de 2019, la Couronne était gardée dans le trésor de la cathédrale Notre-Dame de Paris, ne sortant pour la vénération des fidèles qu'en certaines occasions exceptionnelles.



- 3 -

LA TUNIQUE DU SEIGNEUR

La Tunique du Seigneur se trouve à Argenteuil, à seize kilomètres de Paris. C'est le vêtement sans coutures de Jésus-Christ, tissé par la Mère de Dieu, que le Sauveur portait en montant au Golgotha. En l'an 800, l'empereur Charlemagne l'a offert à sa fille Théodrade, prieure au monastère d'Argenteuil. C'est une relique insigne ! Une petite partie de la Tunique, offerte il y a quatre cents ans au patriarche Philarète par le shah de Perse, a servi à bénir la nouvelle dynastie des Romanov. Et celle-ci, durant les trois cents années où elle a régné sur la Russie, a sorti le pays de la ruine du Temps des troubles pour le conduire, au début du XX^e siècle, jusqu'aux plus hauts sommets dans le monde, tant sur le plan économique qu'artistique ou scientifique.



- 4 -

LE VOILE DE LA MÈRE DE DIEU

Depuis le IX^e siècle, le Voile de la Mère de Dieu se trouve dans la cathédrale de Chartres, à quatre-vingt-dix kilomètres de Paris. Selon la tradition, la Très Sainte Vierge le portait lors de l'Annonciation et la de Naissance du Sauveur. Ce voile a été offert par l'impératrice de Byzance, Irène, à Charlemagne. Et c'est le petit-fils de celui-ci, Charles II le Chauve, qui l'a déposé dans la cathédrale de Chartres.



- 5 -

LE VÉNÉRABLE CHEF DU PRÉCURSEUR JEAN LE BAPTISTE

Le Vénérable Chef de saint Jean le Précurseur a été transporté de Constantinople à Amiens durant les croisades. Il repose dans l'immense cathédrale gothique d'Amiens, la capitale de la Picardie, à cent-cinquante kilomètres de Paris. On voit la face avant de la tête, côté visage.



- 6 -

LA CEINTURE DE LA MÈRE DE DIEU

L'une des ceintures de la Très Sainte Mère de Dieu est conservée dans la collégiale Saint-Ours de Loches, près d'Amboise, dans la vallée de la Loire. Depuis des siècles, les jeunes femmes viennent prier en ce lieu pour obtenir la grâce d'avoir des enfants.



– 7 –

LES RELIQUES DE SAINTE MARIE- MADELEINE, ÉGALE AUX APÔTRES

Les reliques de sainte Marie-Madeleine, égale aux apôtres, se trouvent dans l'église de la Madeleine à Paris. Elles représentent une partie de celles qui sont conservées dans la basilique de Saint-Maximin ; elles ont été transportées à Paris en 1822 pour redonner foi et courage aux chrétiens après les horreurs de la Révolution française et les désastreuses guerres napoléoniennes.



– 8 –

LE VÉNÉRABLE CHEF DE SAINTE MARIE-MADELEINE, ÉGALE AUX APÔTRES

Le Vénérable Chef de Marie-Madeleine se trouve dans la basilique où la sainte a été enterrée, dans la ville de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume. Selon la tradition occidentale, Marie-Madeleine passa les trente dernières années de sa vie à se repentir saintement dans la grotte de la Sainte-Baume, près de la ville de Saint-Maximin.



- 9 -

LES RELIQUES DE SAINT NICOLAS

La basilique Saint-Nicolas à Saint-Nicolas-de-Port, en Lorraine, est le principal lieu de vénération des reliques de saint Nicolas pour les chrétiens d'Allemagne, d'Autriche, d'Alsace et de Lorraine. Elles ont été prélevées dans le lot de reliques apportées à Bari en 1098, et qui y sont toujours conservées. Et c'est justement d'ici, de Lorraine, qu'est partie la coutume d'offrir des cadeaux pour la fête de saint Nicolas. Durant les guerres de Religion (protestants contre catholiques aux XVI^e-XVII^e siècles), les protestants ont reporté cette touchante tradition sur « l'enfant Jésus-Christ », lors de la Nativité. Au XX^e siècle, avec l'affaiblissement de la foi aux États-Unis et en URSS, où la fête de Noël a disparu, est apparue la représentation païenne du père Noël (on ne sait rien sur son lieu d'apparition : Laponie, Finlande, Oustioung...).

Chaque relique a son histoire personnelle, pleine d'épisodes difficiles à démêler. La sainte France garde son cœur chrétien, la vénération des saints et des lieux saints a été largement répandue chez les catholiques au Moyen Âge. Cependant, une grande quantité de reliques a été détruite par les protestants durant les guerres de Religion, bien avant la Révolution française. Leur vénération au sein du peuple dans son ensemble a été stoppée par cette dernière (1789), de nombreux monastères ont été pillés. Mais le simple fait que ces reliques de dimension universelle aient été conservées jusqu'à nos jours et non pas dispersées comme cela s'est fait auparavant, est déjà significatif.

Il se trouve toujours des gens pour les révéler et conserver le souvenir de leur provenance. Ils sont surpris et heureux de voir l'afflux de pèlerins venus de Russie, de constater notre intérêt pour ces reliques presque oubliées. Comprendant combien elles nous importent, ils nous racontent leur histoire ainsi que les témoignages de la Tradition, ils nous aident, nous les orthodoxes, autant qu'ils le peuvent, malgré l'opinion de la société civile. Et voilà que ces saints objets ouvrent une autre perspective, plus élevée, dans les relations interpersonnelles et interreligieuses entre les orthodoxes russes et les catholiques français.

Pour nous les orthodoxes qui vivons en Occident, l'accès aux plus hauts lieux saints n'a été possible qu'il y a peu, offrant une nouvelle ressource, inattendue, à notre vie spirituelle. Le monde est devenu beaucoup plus ouvert, les gens peuvent se déplacer plus librement. C'est pourquoi notre but est de découvrir et d'identifier les lieux saints de France, de les rendre plus accessibles, de nous assurer de leur importance et de leur authenticité, en utilisant l'analyse de toutes les

données historiques existantes, ainsi que les témoignages oraux et les documents. Nous allons parler plus en détail de notre méthode.

LA VÉRIFICATION DE L'AUTHENTICITÉ DES RELIQUES

Avant de décrire chaque relique, nous vous présenterons notre méthodologie quant à leur désignation et à leur identification. L'histoire garde des documents et des témoignages que nous étudions attentivement. Mais, parallèlement aux documents historiques, tirés des archives, aux témoignages et aux données de la recherche en archéologie ou en sciences naturelles, nous utilisons aussi ce que nous appellerons « les arguments spirituels », ou plus précisément les témoignages de la sainte Tradition de l'Église. Nous devons présenter au lecteur orthodoxe l'antique Tradition occidentale, quasiment inconnue en Russie.

Il peut s'agir d'événements historiques miraculeux, comme le recul inopiné d'armées ennemies ou la naissance d'héritiers royaux, d'enfants longuement attendus et venus au monde après des implorations en tel ou tel lieu saint. Cela peut être aussi la mise en construction de grandes cathédrales ou églises, qui dépassent de toute évidence l'échelle de la ville ou du village où ces faits sont survenus, le tout étant rapporté par la Tradition, tant orale qu'écrite.

Pourquoi, par exemple, cette immense et majestueuse cathédrale dans la petite ville d'Amiens ? Cela ne peut s'expliquer que par la présence d'une authentique relique en ce lieu, un fragment du Saint Chef de Jean-Baptiste le Précurseur. En priant devant elle, bien des gens ont obtenu guérison et résolution de leurs problèmes. Des flots d'offrandes se sont déversés là en signe de reconnaissance, puis, par puissantes vagues successives, ont donné ce chef-d'œuvre de l'architecture du Moyen Âge, l'une de ses « merveilles ». Durant la Première Guerre mondiale la bataille de la Somme s'est déroulée près d'Amiens, bataille au cours de laquelle les pertes des deux côtés se sont élevées à un million cinq cent mille hommes, l'artillerie ayant tout détruit aux alentours sans qu'un seul obus ne tombe sur la cathédrale !

Nous évoquerons différentes étapes historiques, parfois contradictoires, de la découverte des reliques.

Une tradition présente les croisés comme de cruels pillards. C'est par eux cependant que la Couronne d'épines a été rapportée de Constantinople à Paris en 1239. Peut-être ont-ils été les armes de la Providence divine ? Bien des choses qu'ils n'ont pas emportées dans ce qui est l'actuelle Turquie est désormais inaccessible à la vénération des chrétiens. Tandis que la Couronne d'épines est devenue une source de grâce pour toute la France.

Nous envisagerons dans ce court essai les différents aspects des événements, et nous vous ferons partager ces trésors de connaissances historiques et spirituelles.



PARIS : ÉGLISE SAINT-LEU-SAINT-GILLES : LES RELIQUES DE SAINTE HÉLÈNE



Le reliquaire contenant les reliques de la Sainte Hélène, égale aux apôtres.
Eglise Saint-Leu-Saint-Gilles (Paris)



Sainte Hélène (Flavia Iulia Helena Augusta) a été impératrice de Rome, mère de l'empereur saint Constantin, égal aux apôtres. Dans sa jeunesse elle a été, selon la terminologie contemporaine, « l'épouse civile » du futur empereur romain Constance Chlore (Constantius Chlorus), à qui elle a donné un fils, le futur empereur. La plupart des chrétiens la connaissent pour avoir découvert la Vraie Croix du Sauveur à Jérusalem. Pour l'orthodoxie russe, on lui doit encore deux miracles insuffisamment célébrés.



Icone peinte par une des premières pèlerines
à avoir découvert les saintes reliques



L'église Saint-Leu-Saint-Gilles

1- Mère de Constantin, c'est elle qui a éduqué l'empereur qui a mis fin aux persécutions des chrétiens.

2- Elle n'a pas seulement découvert en 325 la Vraie Croix et les reliques de la Passion du Christ en Terre Sainte. Elle a aussi, à 80 ans, découvert — fouillé, la Terre sainte où elle a également construit de nombreux édifices religieux. Cela a donné à l'Église orthodoxe, épuisée par la querelle arienne, ce qu'on appelle en langage sportif « un deuxième souffle ».

Elle est revenue à Rome avec une partie de ces reliques.

Les reliques de sainte Hélène ont été les premières que les orthodoxes ont redécouvertes en France. Un premier office de vénération orthodoxe y a été célébré le 28 septembre 1997. Les reliques de la sainte se trouvaient depuis 1820 (!), et ce jusqu'en 2002 (ou 2003), dans un simple coffret en bois à cinq mètres au-dessus de l'autel de l'église Saint-Leu-Saint-Gilles (91 rue Saint Denis). Et remarquez bien que ce n'est pas seulement un petit fragment, mais le torse entier (sans la tête ni les membres). Le reliquaire se trouve à quinze minutes à pied de la cathédrale Notre-Dame de Paris et à cinq minutes du métro Châtelet, accessible à la vénération jusqu'à aujourd'hui.

L'HISTOIRE DES RELIQUES DE SAINTE HÉLÈNE

Dans le coffret reliquaire de l'église Saint-Leu-Saint-Gilles se trouve le torse embaumé de la sainte impératrice ; ou plus précisément, la partie qu'il a plu à Dieu de préserver après son inhumation à Rome en 328 et ce qui en est resté, une fois prélevés les morceaux cédés à différentes églises pour la vénération des fidèles, ou également offerts aux dévots de la sainte.

À titre de comparaison, il est admis par tous que le principal lieu où aller se recueillir devant saint Serge de Radonège est la Laure de la Trinité-Saint-Serge (à Serguiev Possad), pour saint Séraphim de Sarov il faut aller à Diviéievo, eh bien ! pour vénérer les reliques de sainte Hélène, on doit se rendre à Paris.

Il nous semblerait plus facile, à nous les orthodoxes, d'admettre que sainte Hélène repose à Jérusalem où ses efforts ont permis de retrouver la Vraie Croix du Seigneur, ou à Constantinople, la nouvelle capitale de l'Empire où son fils a été enterré, ou à Rome où il y a toujours eu de nombreux lieux saints. Mais pas dans cette ville souvent nommée la nouvelle Babylone. C'est pourquoi l'histoire des reliques apparaît non seulement surprenante mais inimaginable. Avant de vous en faire part, en nous appuyant sur d'antiques sources, nous nous rappellerons que le Dieu d'amour veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. Là où le péché abonde, c'est justement là qu'Il envoie une grâce particulièrement abondante.

DE ROME À HAUTVILLERS

Les reliques de sainte Hélène sont parvenues à Paris après la Révolution française. Jusqu'à cette date et depuis des siècles, elles constituaient la gloire du monastère Saint-Pierre d'Hautvillers, dans le diocèse de Reims. Disons d'abord comment elles ont été rapportées de Rome dans cette petite commune.

Dans les années quarante du IX^e siècle, dans ce monastère fondé au milieu du VII^e siècle, vivait le moine Theutgise. Celui-ci souffrait d'une longue et grave maladie, et les médecins ne lui laissaient aucun espoir de guérison. Theutgise fit alors le vœu, s'il survivait, de partir en pèlerinage à Rome, où se trouvaient les reliques des saints premiers apôtres, de sainte Hélène et d'autres. Sa maladie ne faisait qu'empirer, il semblait être à l'article de la mort. En dernier recours, il s'adressa en prière à sainte Hélène et, rassemblant ses dernières forces, se mit en route. Il était à peine sorti du monastère que sa maladie se dissipa et qu'il se sentit complètement guéri. On peut imaginer l'état d'exaltation dans lequel il arriva à Rome.

Theutgise pria en de nombreux lieux saints de la chrétienté. Il revint souvent dans la basilique Saints-Marcellin-et-Pierre, martyrs du III^e siècle, où se trouvaient les reliques de sainte Hélène et où il ressentait une ferveur indescriptible. Dieu seul sait comment lui vint l'idée de s'emparer des saintes reliques, mais il était persuadé que telle était la volonté divine et que c'était le Seigneur lui-même qui lui présenterait l'occasion favorable. Un jour, resté seul dans l'église après les prières du soir, attendant sa fermeture, il prit les reliques, les enveloppa dans son manteau et sortit. De retour à son auberge, il plia rapidement bagage, et il reprit le chemin de la France dès le lendemain matin. Une fois loin de Rome, assuré qu'il n'était pas poursuivi, les larmes aux yeux, il montra son trésor à ses compagnons de route.

Le retour des pèlerins fut marqué par de nombreux miracles, comme si sainte Hélène elle-même donnait sa bénédiction aux voyageurs. Nous n'en raconterons que quelques-uns.

Au matin du troisième jour, un jeune homme à qui Theutgise avait confié la garde des précieuses reliques, tenta comme d'habitude de les mettre sur le dos de son âne. Mais, à sa grande surprise, il ne put pas même les soulever de terre tellement elles pesaient lourd. Après plusieurs tentatives, persuadé que ses efforts étaient vains, il s'empressa auprès de Theutgise en s'écriant :

— Sainte Hélène ne veut pas aller plus loin !

Troublé, notre moine s'en approcha et resta longtemps sans savoir que faire. Il s'empara avec crainte du sac contenant les reliques, mais fut bien étonné de les soulever et de les poser sur l'âne sans effort particulier. Tous reprirent la route. Au bout d'un certain temps, le jeune serviteur avoua avoir gravement péché cette nuit-là et s'être approché des reliques sans s'être repenti.

Arrivés près de la rivière Taro, toute bouillonnante, les pèlerins hésitaient à passer à gué. Quand soudain, l'âne chargé des reliques s'avança et entra hardiment dans l'eau. L'âne sur lequel était monté Theutgise le suivit. Les autres voyageurs furent saisis de stupeur. Les deux ânes arrivèrent de l'autre côté : Theutgise était trempé jusqu'aux os tandis que l'autre âne, celui qui portait les reliques, n'avait que les pattes mouillées. Le reste de la troupe ne voulut pas traverser à cet endroit et dut faire un détour de plusieurs kilomètres pour trouver un gué plus facile à franchir.

Lors du passage de la caravane dans les Alpes, en trébuchant, une femme glissa d'un escarpement et plongea dans l'abîme. Tous alors de s'écrier : « À l'aide, sainte Hélène ! Sainte Hélène, au secours ! » Et la femme put soudain s'agripper à un rocher qui arrêta sa chute. Quand on parvint, avec des cordes, à la ramener, on s'aperçut qu'elle n'avait aucune blessure.

Arrivés dans un village du diocèse de Langres, les pèlerins placèrent les saintes reliques dans la petite église pour qu'elles y soient vénérées. Une femme aux jambes toutes tordues y vint en rampant à moitié. À peine s'en approcha-t-elle que ses muscles retrouvèrent leur souplesse et qu'elle put à nouveau marcher. Dans un autre village, en Auvergne, après la vénération, une femme muette, les mains sèches et comme paralysées, retrouva la parole et la sensibilité de ses mains.

La gloire de ces miracles se répandit dans tout le pays. De partout on amenait des malades et des estropiés pour qu'ils s'approchent des reliques.

À HAUTVILLERS

Quand, enfin, Theutgise revint dans son monastère, beaucoup eurent du mal à croire ce qu'il racontait, en dépit des innombrables miracles. Le vol, accompli de nuit, la fuite, l'absence de témoins, autant de circonstances qui suscitaient le doute quant à l'authenticité des reliques.

— Comment les précieux restes de l'impératrice Hélène pouvaient-ils être tombés entre les mains d'un simple moine ? se demandaient ses confrères à Hautvillers.

Une sécheresse sévissait alors, et il fut décidé qu'on jeûnerait trois jours durant au monastère en priant sainte Hélène. Les trois jours écoulés, il se mit à pleuvoir en abondance. Nombreux furent alors les moines qui crurent aux paroles de Theutgise, et on décida que la présence des saintes reliques au monastère était une grâce accomplie par les prières de son fondateur, saint Nivard, mort en 662.

Mais au diocèse, on se disait que si les reliques de l'impératrice avaient été transportées en France, elles devaient être destinées à l'imposante cathédrale de Reims plutôt qu'à un pauvre monastère.

— Theutgise n'avait-il pas été abusé par son ignorance et sa candeur ?

— N'était-il pas un imposteur soucieux d'enrichir son monastère ou lui-même, comptant sur la crédulité des gens ?

Telles étaient les questions que se posaient les savants d'Hautvillers et du diocèse de Reims. Leur but était noble : connaissant la naïveté du peuple, ils voulaient éviter toute confusion éventuelle, au cas où on prouverait qu'effectivement il y avait eu tromperie.

On convoqua une réunion au cours de laquelle, eu égard aux témoignages des historiens ecclésiastiques, on s'assura que sainte Hélène avait bien été enterrée à Rome, à l'endroit correspondant à la description faite par Theutgise. Au monastère on décida d'envoyer à Rome une commission constituée de trois personnes, deux savants hiéromoines et un moine. Nous possédons des témoignages sur la mission qui leur fut confiée : ils devaient, à petit bruit, s'informer au sujet des reliques de la sainte : avaient-elles disparu de Rome ? et au cas où le récit de Theutgise correspondrait à la vérité, régler la question avec le pape. La commission revint quelque temps après, confirmant tout ce qu'avait dit Theutgise. Bien plus, le pape Léon VI, informé des faits miraculeux qui avaient accompagné le transfert des reliques en France, conscient qu'il s'agissait d'une manifestation de la Providence, offrit en plus au monastère, en signe de réconciliation, des fragments de reliques d'autres saints.

Les bruits selon lesquels les reliques de sainte Hélène se trouvaient à Hautvillers parvinrent au roi Charles le Chauve, en même temps que le récit des miracles accomplis. Il convoqua Hincmar, l'archevêque de Reims, et d'autres évêques, en annonçant que ses dignitaires et lui avaient du mal à croire que le corps de l'impératrice ait pu être subtilisé à Rome et transporté en France sans encombre.

Après avoir longuement délibéré, le roi et l'archevêque décidèrent de soumettre Theutgise à la question, de façon à ce qu'aucun doute ne soit plus permis. On fit savoir au moine qu'il devrait se plonger dans une cuve d'eau bouillante, torture correspondant à ce qui se faisait à l'époque.

Tous les moines tremblèrent en entendant cet ordre du roi. Mais Theutgise accepta d'endurer l'épreuve. Trois jours avant le jour fatidique, les moines commencèrent à jeûner et à prier sainte Hélène. En présence du roi,

de l'archevêque de Reims et des courtisans, Theutgise entra dans la cuve et en sortit indemne. Cela mit fin aux doutes quant à l'authenticité des reliques. Jusqu'à la Révolution, d'innombrables pèlerins vinrent de toute la France pour se recueillir à Hautvillers devant les saintes reliques.

DE HAUTVILLERS À PARIS

En 1792, apprenant qu'une commission révolutionnaire allait venir au monastère pour y confisquer les objets de valeur en tant que biens nationaux, et qu'en même temps ils voulaient détruire les reliques des saints comme étant des « survivances nuisibles », le moine dom Grossard sortit de leur châtelle les reliques de sainte Hélène pour les cacher dans l'église de son village natal. Le monastère d'Hautvillers n'échappa pas au sort commun. Il fut détruit en 1793, et toutes les reliques restantes furent brûlées. Dom Grossard fut emprisonné puis, une fois libéré, il servit comme prêtre de paroisse dans l'un des villages du diocèse de Reims. Quand après la période napoléonienne les passions antireligieuses se calmèrent, se sentant vieillir, il chercha à qui confier son précieux trésor. Les prêtres du voisinage proposèrent de le déposer dans leurs églises de campagne, ce qu'il refusa, ayant le sentiment que sainte Hélène méritait une plus digne destination. En 1820, l'archevêque de Paris se trouvait être le cardinal de Talleyrand-Périgord, le dernier abbé honoraire du monastère d'Hautvillers. Et cette même année, fut levée l'interdiction posée par le pouvoir révolutionnaire quant à l'activité de l'ordre du Saint-Sépulcre.

Étant donné que sainte Hélène était la protectrice de l'ordre du Saint-Sépulcre, et que l'église Saint-Leu-Saint-Gilles (Saint Loup Saint Égide dans la terminologie russe) était devenue après la Révolution le centre spirituel de l'ordre, l'archevêque de Paris, Mgr Périgord, proposa aux chevaliers de procéder à la translation des reliques dans cette église.

Dans la châsse, en même temps que les reliques, dom Grossard avait déposé les actes qu'il avait gardés concernant tous les témoignages produits en neuf siècles, et qui authentifiaient les reliques. Dom Grossard mourut en 1825.

L'ordre fut dispersé en 1823, et les reliques offertes à la paroisse. Quand il fut reconstitué en 1926, il ne réclama pas les restes saints. Placées dans la châsse, les reliques furent déposées au pied d'une croix derrière l'autel, celle-ci étant fixée au-dessus du maître-autel, et elles y restèrent jusqu'en 2002 (ou 2003).

Les passions politiques avaient bien failli les emporter une nouvelle fois quand, durant la Commune de Paris (en 1871), l'église avait été pillée, les statues et vitraux cassés, les reliques mises en tas et brûlées. Mais au moment où les soldats s'emparèrent de la châsse avec les reliques de sainte Hélène, un des officiers s'écria soudain, pointant son arme sur les soldats, qu'il fracasserait le crâne à ceux qui ne la lâcheraient pas. L'officier en question raconta plus tard au curé qu'il n'avait pas conscience de ce qu'il faisait. Et voilà

de quelle étonnante façon les reliques de sainte Hélène furent préservées.

En 1875, la châsse fut ouverte pour prélever une partie des reliques et les envoyer à l'église d'Hautvillers. Elles furent authentifiées et trouvées conformes aux investigations précédentes. Voilà cette histoire étonnante. Le Seigneur préserve les saintes reliques en toute occasion ou situation difficile.

Quand, en 1986, je suis entré pour la première fois dans cette église, je supposais qu'il s'y trouvait simplement une partie des reliques. Il ne restait plus aucun témoin vivant. Le prêtre s'est seulement rappelé : « Oui, oui,



Présentation des reliques par les chevaliers de l'ordre du Saint-Sépulcre

quelque part en haut, à cinq mètres au-dessus du maître-autel il y a bien des reliques, mais de quoi s'agit-il, on n'en sait rien. » Je me mis à fouiller les documents. Et il s'est avéré qu'en cet endroit, de par la Providence divine, se trouvaient bien (d'après les investigations de 1875) les restes saints de l'impératrice Hélène, égale aux apôtres, le torse embaumé sans la tête ni les membres. On les avait simplement oubliés, car aux époques de bouleversements (la période dite des Lumières, la Révolution française, les guerres napoléoniennes, etc.), les débats ne tournaient plus autour de telles ou telles reliques, mais autour de questions fondamentales comme l'existence même de la religion, et, Dieu merci, la foi avait encore été préservée.

Ainsi, c'est nous-même, en personne, qui avons fait le travail : étudier l'histoire, rechercher quel roi avait transmis quelle relique, en tentant d'obtenir confirmation de tout par une documentation appropriée. Le travail de

recherche historique sur les sources les plus anciennes a confirmé l'authenticité des reliques, et nous avons alors entamé des pourparlers afin de pouvoir célébrer des offices orthodoxes devant les reliques de sainte Hélène à Saint-Leu-Saint-Gilles. Nous y avons organisé les premiers services de prières en 1997. Notre rêve était de célébrer des liturgies orthodoxes devant la châsse.

Il nous a fallu longtemps pour convaincre les catholiques que c'était un haut lieu saint pour les orthodoxes et, en 2003, le curé a accepté que nous y célébrions la Divine liturgie une fois par mois, le samedi. Cette redécouverte des reliques de l'impératrice Hélène, égale aux apôtres, glorifiées par les nombreux miracles qui ont eu lieu durant le Moyen Âge à Hautvillers, donne de nouvelles raisons de vénérer la sainte, tant à Paris que dans tout le monde orthodoxe.

ARGUMENTS SPIRITUELS

1997 : La réinvention ^[1] des reliques de sainte Hélène et la première vénération orthodoxe, tel est le troisième exploit de la sainte. La France, « pays de péché », a trouvé une nouvelle ressource pour sa vie spirituelle. Voilà qui est particulièrement important pour les centaines de milliers, si ce n'est déjà pour les millions de nouveaux émigrés de la post-perestroïka. Rappelez-vous la vie de sainte Hélène, un de ses premiers hauts faits a été la destruction du temple païen dédié à Vénus sur le Golgotha, temple qui avait été spécialement construit par les Romains afin d'anéantir toute possibilité de vénérer un saint lieu chrétien. Sainte Hélène avait ainsi de son vivant triomphé des dieux païens, elle les avait vaincus en détruisant leurs temples. Et peut-être qu'aujourd'hui, les précieux restes de la mère de Constantin le Grand se trouvent dans cette ville pour que sainte Hélène soit notre alliée dans la lutte contre le déferlement actuel de la déesse païenne Vénus, contre ceux qui se recommandent d'elle dans notre société contemporaine. Sainte Hélène nous donne un exemple de maternité, un exemple aussi de sagesse et de ténacité féminines. Elle témoigne de ce que peut faire un chrétien même âgé. N'oublions pas qu'elle avait 80 ans au moment où elle a accompli son principal pèlerinage en Terre Sainte, quand elle a découvert la Vraie Croix du Sauveur et d'autres reliques de la Passion du Christ ! Nous nous rendons maintenant compte que 1997 a été un tournant important dans la conscience religieuse orthodoxe. Grâce à sainte Hélène, les yeux des orthodoxes russes se sont ouverts sur une autre France.

Nous connaissons la France « du champagne, des huîtres et des parfums », et soudain nous avons vu qu'ici, parfois tout près de nous, de hauts lieux saints étaient accessibles à la vénération. Et c'est la réinvention des reliques de sainte Hélène qui nous a donné le courage de poursuivre nos recherches sur l'héritage historique et spirituel de la France et de ses lieux

[1] Dans cette expression d'usage, le mot « invention » est à prendre au sens étymologique de « découverte » (NdT).

saints. Cependant, beaucoup n'ont pas encore remarqué ni mesuré à sa juste valeur cette redécouverte, ni la possibilité tout à fait inattendue de venir y prier, y faire des célébrations, ici en France, dans l'un des principaux centres scientifiques et culturels du monde occidental. Nous pensons que lorsque l'information se répandra, de plus en plus de personnes se rendront à nos services religieux devant les reliques de sainte Hélène. Nous voulons venir régulièrement pour y célébrer la liturgie et nous tourner vers elle :

— Sainte impératrice Hélène, égale aux apôtres, prie Dieu pour nous !



PARIS, CATHÉDRALE NOTRE-DAME DE PARIS : LA COURONNE D'ÉPINES DU SAUVEUR



La Couronne d'épines du Sauveur



À l'intérieur de la cathédrale Notre-Dame de Paris se trouve l'une des plus grandes reliques de la chrétienté, la Couronne d'épines du Sauveur. Racontons comment elle est parvenue jusque-là. Nous savons que les croisés^[1] prirent Constantinople en 1204. L'ensemble du butin récolté fut rapporté en Occident, mais pour la Couronne d'épines la question est plus complexe. Une règle avait été établie, stipulant de remettre les objets les plus précieux et les plus saints à une commission chargée de les répartir entre les participants des croisades en fonction de leurs rangs et de leurs mérites. Par ailleurs, certains d'entre eux

étaient destinés à rester dans les églises de Constantinople. La Couronne d'épines, en particulier, se trouvait dans une chapelle impériale privée du

[1] Lors de la 4ème Croisade (1202-1209), quand ont été pris Constantinople et une grande partie de la Grèce. (Sauf indication contraire, les notes sont de l'auteur)

palais Boucoléon. L'empereur Baudoin^[2], à court d'argent, fit un emprunt auprès de marchands vénitiens en leur laissant en dépôt la Couronne, à condition qu'elle lui soit rendue si lui ou son représentant remboursait l'argent dans l'année.

C'est son cousin Saint Louis (à juste titre appelé saint)^[3] qui racheta la Couronne, malgré l'énorme somme demandée (près de la moitié du revenu annuel du royaume). L'un des arguments en faveur de son au-



En 2007 Le très saint patriarche de Moscou et de toutes les Russies Alexis II, et le futur patriarche, alors métropolite de Smolensk et de Kaliningrad, Kirill, ont vénéré la relique insigne du monde chrétien, la Couronne d'épines du Seigneur Jésus-Christ, en la cathédrale Notre-Dame de Paris.

thenticité tient à ce que les Vénitiens avaient accepté de la prendre en dépôt, au risque de perdre une somme considérable, pour ce qui n'était, d'un point de vue strictement matériel, qu'un « ensemble de brindilles ». La Couronne arriva à Paris en 1239, le paiement une fois effectué.

L'Église orthodoxe s'est-elle posé des questions sur son authenticité ? Cela n'a pas encore été le cas, celles-ci venant lorsque surgissent des doutes. Et les quelques personnes, les dizaines et peut-être les centaines d'orthodoxes en provenance de Russie ne font pour le moment que prendre conscience de l'existence d'une relique insigne à Notre-Dame de Paris. Parmi eux, certains émettent vraisemblablement des réserves : est-elle authentique, n'y aurait-il pas quelque erreur ? On sait que les protestants ont reproché à l'Église catholique d'avoir fait le trafic des reliques, et cela s'est en effet produit, des faux ont circulé sans aucun scrupule. Alors, bien sûr, on se pose la question : est-ce bien la vraie Couronne ? Celle qui a été posée sur la tête du Sauveur ? C'était il

[2] Baudoin de Courtenay (1217-1273), empereur latin de Constantinople de 1228 à 1261.

[3] Louis IX, dit Saint Louis (1214-1270), roi de France.



La cathédrale Notre-Dame

y a deux mille ans ! Notre tâche a donc été, en prenant toutes les circonstances en compte, de savoir de façon certaine s'il était légitime de prier devant cette Couronne.

J'apporterai quelques arguments-clés en faveur de son authenticité. On sait de façon certaine que la Couronne d'épines se trouvait à Constantinople, où étaient concentrées nombre de reliques, dans cette capitale de l'Empire romain d'Orient, la Seconde Rome. Tous reconnaissaient en Saint Louis non seulement un saint, mais aussi un sage. Connaissant la réputation douteuse des Vénitiens, leur cupidité, leur perfidie, leur jalousie, etc., il prit des mesures de prudence exceptionnelles au moment de l'acquérir. Avant toute chose, il envoya à Constantinople deux moines dominicains dont nous connaissons les noms, André et Jacques, qu'il n'avait pas choisis au hasard : l'un d'eux, qui avait déjà vu la Couronne d'épines, était capable de l'authentifier. Le roi posa ensuite une condition : quoiqu'il puisse arriver, l'un des deux devait toujours rester à côté.

On transporta la relique à Venise. Louis IX, qui connaissait aussi la versatilité de mœurs de la gent marchande et qui tenait à garantir

l'acheminement du trésor, s'adressa spécialement à l'empereur Frédéric^[4] en lui demandant une escorte de deux cents cavaliers pour empêcher une quelconque tentation, éviter toute substitution ou pillage et amener à destination le précieux chargement dans sa totalité et son intégrité. Le roi en personne vint accueillir la relique aux marches de Paris, où il vérifia de-rechef les sceaux apposés sur le reliquaire^[5]. Une fois à Paris, on déposa aussitôt la Couronne d'épines dans un lieu difficile d'accès, en plaçant une garde fidèle devant le reliquaire afin d'éliminer tout mauvais coup.

C'est donc l'un des arguments qui plaide pour l'impossibilité d'une falsification.

Un autre tient à l'aspect mystique des événements liés à la Couronne d'épines. Il convient de faire la différence entre la vénération religieuse et l'exposition des reliques dans un musée. Au musée, nous contemplons un objet, un article historique, nous évoquons le passé, nous ressentons des émotions et des sentiments, mais nous ne pouvons pas obtenir davantage. Quand il s'agit de reliques dans un lieu de culte, c'est tout différent. Nous en avons besoin non seulement parce qu'elles ont un lien avec le Sauveur, mais aussi parce qu'en priant devant elles, nous croyons que nos prières et nos demandes vont jusqu'à Dieu, et nous espérons en obtenir des réponses plus rapidement. Et cela ne vaut pas seulement pour nous, mais aussi, peut-être, pour d'autres qui ne sont pas encore confirmés dans l'orthodoxie. Et plus nombreuses sont les prières, plus nombreux sont les échos qu'elles suscitent d'en haut, plus le pouvoir des reliques se manifeste à nous de façon tangible.

La Couronne d'épines produisit-elle des grâces en France ? Les miracles qui s'ensuivirent furent si éclatants^[6] qu'ils restent dans les mémoires jusqu'à nos jours. L'un des plus marquants, visibles, est la rapidité de la construction de la chapelle destinée à la recevoir. À titre de comparaison : il fallut près de cent ans pour construire Notre-Dame de Paris (de 1163 à 1257 ; les tours datent du deuxième quart du XIII^e siècle), tandis que la Sainte-Chapelle^[7], chapelle royale, fut édifiée et décorée en cinq années,

[4] Frédéric II de Hohenstaufen (1194-1250), empereur du Saint Empire romain (1215-1250), roi de Germanie (1215-1222 et 1235-1237), roi de Jérusalem (1225-1228).

[5] Un reliquaire est un réceptacle où sont conservées les reliques. Répandus en Europe occidentale, ils peuvent avoir différentes formes, allant de petites fioles jusqu'à de larges coffrets. Ils sont faits en métaux nobles, en ivoire, en bois, décorés de pierres précieuses, avec ornements et gravures.

[6] En 1244, Louis IX tomba gravement malade, plus personne n'espérait sa guérison. Il sombra dans l'inconscience et, pensant qu'il était mort, on le recouvrit d'un drap. Sa mère, Blanche de Castille, ordonna qu'on portât un morceau de la Croix du Seigneur, la Couronne d'épines et la Sainte Lance de Longin. On approcha les reliques du roi, qui, revenant à lui, dit : « Par la grâce de Dieu, l'Orient est venu me visiter et m'a ressuscité. » À partir de ce moment, son état s'améliora.

[7] La Sainte-Chapelle, construite en un temps exceptionnellement court (1243-1248), fut consacrée le 26 avril 1248. D'après les documents, sa construction coûta 40 000 livres tournois, et le reliquaire 100 000.

pour des dimensions deux à trois fois moindres. Si l'on prend en considération la qualité des vitraux, des ornements, ils sont bien supérieurs à ceux de Notre-Dame. Cela veut dire que la Couronne d'épines suscita une telle concentration de forces, une telle unité d'efforts qu'on assista à une explosion, selon le vocabulaire actuel, culturelle et spirituelle.

Il y eut des guérisons miraculeuses. La nièce du grand mathématicien et physicien Blaise Pascal^[8], incurablement malade, se trouva soudain guérie après avoir touché une des épines de la Sainte Couronne. Cela bouleversa le savant : la science perdit pour lui de son intérêt, sa croyance en Dieu se renforça et il se consacra à des recherches spirituelles. La foi, la vie spirituelle, voilà ce qui devint le sens de sa vie. Ce miracle fut consigné par l'Église catholique.

J'apporterai un autre argument. À Paris, après tant de péripéties (citons quatre révolutions : 1789, 1830, 1848, 1870, qui s'accompagnèrent de la profanation et du pillage des églises), la Couronne d'épines fut préservée, bien qu'il restât peu de reliques. Il y en a encore, bien sûr, et de portée universelle^[9], mais elles ne sont guère honorées. Mais quand on sort la Couronne d'épines pour la vénération, les gens viennent en masse – bien que ce soit sans comparaison avec les foules de Russie. Et si on leur demande pourquoi ils sont là, beaucoup ne savent pas quoi dire, ils sont attirés, convoqués par la grâce de l'Esprit saint ici présent.

On peut considérer que c'est encore un des miracles du bienheureux Séraphim de Sarov^[10]. En effet, en août 2003, on a solennellement fêté en Russie le centenaire de sa canonisation. J'avais invité à ces cérémonies la secrétaire du recteur de la basilique du Sacré-Cœur, Evelyne, particulièrement attachée à ce saint. Elle avait été tellement enthousiasmée, qu'à son retour elle avait écrit un livre sur son pèlerinage à Diviéïévo. Après quelques tentatives infructueuses d'entrer en contact avec le recteur de Notre-Dame, je m'adressais à elle et, deux jours plus tard, elle m'informait que le recteur donnait son accord pour un premier office de prières

[8] Blaise Pascal (1623-1662), éminent mathématicien et physicien français, philosophe religieux, écrivain. Retiré en 1655 au monastère de Port-Royal, centre d'opposition à la déliquescence des mœurs, il s'adonna à la prière et aux réflexions religieuses, vivant en ascète, portant à même la peau le cilice (ceinture avec des clous). La polémique entre Pascal et les jésuites concernant les questions d'éthique religieuse date de cette époque et eut pour résultat la parution des *Provinciales* (1657). Les œuvres trouvées après sa mort devaient faire partie d'une grande composition destinée à défendre « la seule véritable religion chrétienne », et parurent sous le titre *Les Pensées de M. Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets* (1670).

[9] La tunique sans couture du Sauveur à Argenteuil (dans la banlieue parisienne) ; les reliques du premier évêque de Paris saint Denis ; les reliques de la patronne de Paris, sainte Geneviève († 502).

[10] Saint Séraphim de Sarov (1754-1833), saint très populaire auquel l'auteur est particulièrement attaché. À Diviéïévo, près de Sarov, un monastère et ses églises ont été restaurés au début du XXI^e siècle, où sont abritées les reliques du saint, miraculeusement retrouvées en 1991 à Saint-Petersbourg (NdT).



Vénération de la Couronne d'épines du Sauveur

orthodoxes devant la relique. Et maintenant, Dieu merci, il existe une vénération orthodoxe.

Jusqu'à l'incendie de 2019, on présentait aux fidèles la Couronne d'épines le premier vendredi de chaque mois et tous les vendredis de Carême avant la Pâques catholique. Les prêtres orthodoxes du Patriarcat de Moscou participaient aussi à la vénération. Quand cela a-t-il été rendu possible et de quelle façon ?

C'est Mgr Innocent^[11] qui dirigea le premier service, deux-trois jours après que l'accord nous a été notifié. Puis, en poursuivant nos discussions avec les catholiques, nous vîmes qu'ils ne contestaient ni ne s'opposaient à notre présence, et nous commençâmes à envisager la possibilité d'une vénération régulière et à débattre du protocole. La partie française manifesta de la compréhension envers notre désir de vénérer la Couronne d'épines.

[11] Innokenti (Vasiliev), évêque du diocèse de Chersonèse
(6 octobre 1999-9 mai 2006)

Sachant que nous dépendions de l'Église orthodoxe et que nous devions nous soumettre à sa discipline canonique nous interdisant de célébrer en même temps que les catholiques, ils ne nous firent pas de propositions en ce sens.



ARGENTEUIL : LA TUNIQUE DU SEIGNEUR



La Tunique du Seigneur, Argentueil



À quinze minutes en transport de Paris, dans la petite ville d'Argentueil, se trouve la Tunique sans couture du Sauveur.

Quel lien peut-il y avoir avec l'histoire de la Russie ?

Au XVII^e siècle, le shah de Perse Abbas offrit à la Russie un petit morceau de la Tunique du Seigneur, grand comme une boîte d'allumettes. Le 11 mars 1625, l'ambassade de Perse transmet ce don du shah au tsar Mikhaïl Fiodorovitch Romanov et à son père, le patriarche Philarète. La question de son authenticité se posa. Le shah expliquait dans une lettre que ce fragment avait été trouvé inséré dans la Croix du Seigneur durant

la conquête de la Géorgie. Les ecclésiastiques de Moscou avaient cependant des doutes. Pouvait-on croire un non-chrétien ? D'autant plus qu'il n'y avait ni témoignages ni documents.



La basilique Saint-Denis l'Aréopagite

On interrogea des « startsy^[1] » géorgiens et grecs, des « experts » comme on dit, qui se trouvaient à Moscou. Ils témoignèrent tous d'une tradition qui voulait que la Tunique du Seigneur fût effectivement en Géorgie. Cela ne parut pas suffisant au patriarche Philarète pour confirmer l'authenticité de celle offerte par le shah.

C'était durant le Grand Carême. Le patriarche Philarète demanda conseil aux archevêques présents à Moscou. Il fut décidé de présenter le morceau de Tunique à la vénération, lors de veillées de prières pour demander des guérisons. Une semaine ne s'était pas écoulée que les premières commencèrent à se produire, parmi d'autres « miracles ».

Cela devint un argument en faveur de l'authenticité de la relique.

Le 27 mars 1625, durant la semaine de la Vénération de la Croix, ce fragment de Tunique fut solennellement déposé dans la cathédrale de l'Assomption au Kremlin.

D'aucuns diront peut-être que nous nous sommes trop appesantis sur le côté spirituel de cette recherche d'authenticité. Mais jusqu'à présent aucune comparaison historico-archéologique n'a été faite entre cette relique russe et la Tunique d'Argen-

teuil. Quand les arguments des historiens s'avèrent insuffisants pour fournir des preuves (le Sauveur pouvait avoir plusieurs tuniques), l'Église dispose d'arguments spirituels.

Bien sûr, nous aimerions provoquer et réaliser une étude comparative du fragment de Tunique de Moscou avec les autres reliques en tissu de la Passion du Seigneur, que nous connaissons.

En effet, les tissus peuvent être de différentes textures ; le Sauveur pouvait avoir plusieurs tuniques. D'autant plus que par-dessus le linge qu'ils portaient à même le corps, les Juifs de l'époque en avaient un autre, fait d'une étoffe plus grossière. À Argenteuil, nous sommes en présence non pas d'un morceau, mais d'une Tunique entière, d'une taille compatible avec celle du Dieu fait homme. Malgré les outrages subis pendant et après la Révolution française, elle a conservé entière la partie avant et le haut du dos.

[1] En russe un starets est souvent le supérieur d'un monastère orthodoxe, et les « startsy » ont eu une réputation de maîtres spirituels (NdT).

L'histoire de la Tunique au XX^e siècle est comparable à celle du Saint-Suaire de Turin. Les photos de ce dernier stupéfièrent le monde chrétien dans son ensemble. Après avoir également soumis la relique d'Argenteuil aux rayons infra-rouges, on découvrit avec étonnement des taches sombres, invisibles à l'œil nu. La disposition des taches montrait qu'elles pouvaient résulter des hématomes que le Portement de Croix lors de la montée au Golgotha avait provoqués sur le corps du Sauveur. Les résultats de l'analyse chimique sur la Tunique confirmèrent que les taches provenaient bien de sang humain. Pourquoi la Tunique d'Argenteuil n'a-t-elle pas la même notoriété que le Saint-Suaire ? C'est là le sujet d'une autre discussion. La France n'est pas l'Italie, les séquelles des révolutions impies ont mené le pays à l'indifférence religieuse.

En apprenant l'existence en France de la Tunique du Seigneur, j'ai été un peu désorienté : et alors à Moscou, qu'y a-t-il ? Mais en réfléchissant qu'on n'avait là-bas qu'un petit morceau de vêtement sacré, j'ai compris que cela ne présentait en rien une contradiction ; je le souligne encore une fois, à Moscou on a un petit bout et, ici, la Tunique presque entière.



CHARTRES : LE VOILE DE LA VIERGE



Le voile de la Vierge, Chartres



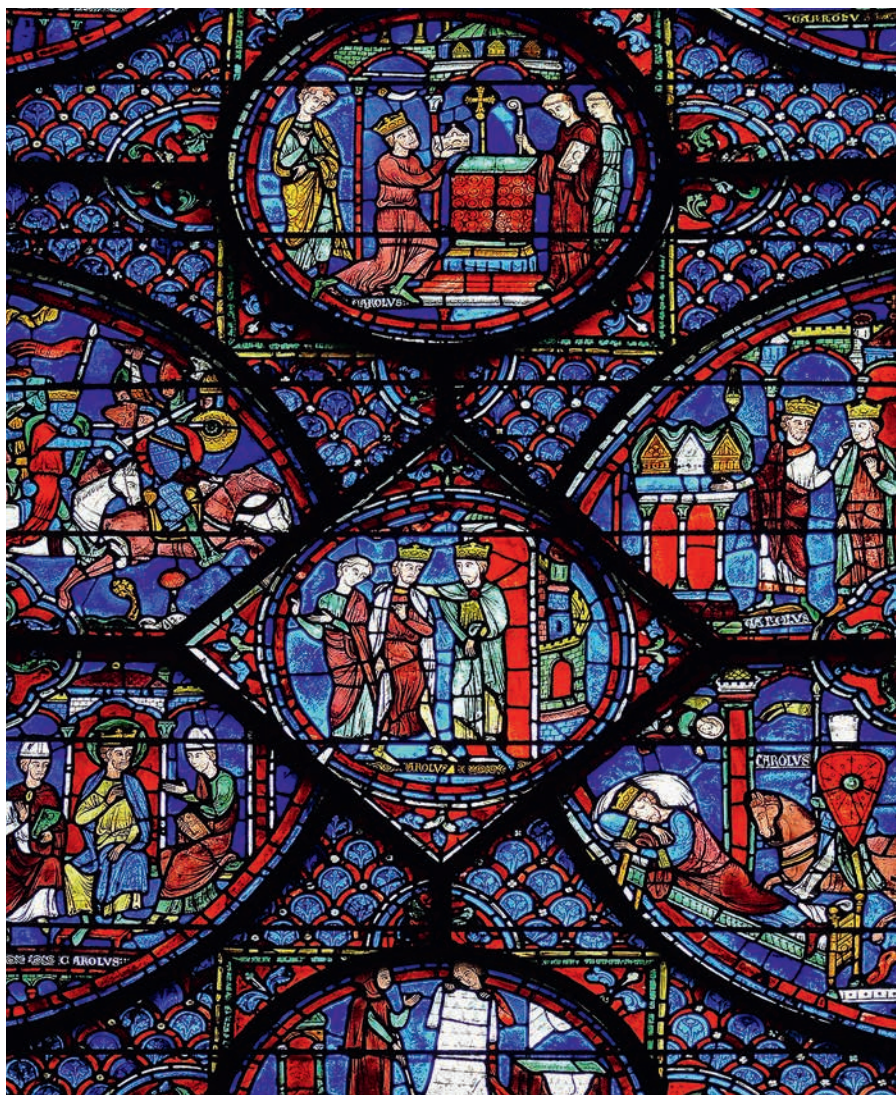
À quatre-vingt-dix kilomètres de Paris, l'une des plus belles cathédrales de France, celle de la Très sainte Mère de Dieu (Notre-Dame) de Chartres, recèle un trésor : le Voile^[1] de la Vierge.

Ses dimensions à elles seules nous stupéfient, deux mètres et demi en longueur sur un demi en largeur. Et nous savons que ce n'est que la moitié du tissu qu'il y avait en cette cathédrale avant la Révolution de 1789. Ce qui nous importe, bien sûr, en parlant des reliques, ce ne sont pas les dimensions, mais leurs manifestations, leur écho à nos prières. Les vraies reliques nous fascinent et nous inspirent comme une preuve de l'Incarnation. C'est une chose de lire, de nous représenter, de croire, l'évidence en est une autre.



Cathédrale Notre-Dame, Chartres

[1] D'aucuns préfèrent parler de Tunique de la Vierge, mais nous associons plutôt ce terme à une robe enserrant le corps. Nous savons que dans ces temps anciens on ne cousait pas de robes, dans la Rome antique, par exemple, on portait des toges, en Inde des saris, en Judée un « voile », un morceau de tissu adapté en longueur et en largeur. Grâce à « l'habilité des mains », on s'en enveloppait le corps, on en faisait un baluchon pour transporter des objets ou des produits, on y enveloppait les enfants.



Vitrail de la cathédrale de Chartres consacré à la vie de Charlemagne

Selon la Tradition, la Vierge était justement vêtue de ce voile au moment de l'Annonciation, et c'est encore celui-ci qu'elle utilisait pour porter l'Enfant Jésus. Ce qui est fondamental, c'est que ce soit justement celui-ci (et non pas tel ou tel parmi ceux qu'elle possédait) qui, dans l'histoire de France, a été à l'origine de tant de miracles retentissants.

L'un de ces miracles est que la petite ville de Chartres (environ 40 000 habitants) ait vu l'édification d'une gigantesque cathédrale, l'une des plus belles de l'art gothique, avec de merveilleux vitraux. L'immense majorité des gens qui viennent la voir ne savent même pas qu'elle contient cette relique insigne. Mais sa beauté est une raison suffisante pour qu'environ deux millions de personnes la visitent chaque année, et c'est encore un des miracles qui s'y manifeste.



Charlemagne (Charles Ier dit le Grand), 742-814



Irène, impératrice de Byzance, 752-803

Quelles preuves de son authenticité ? En 910 les Vikings, avec Rollon à leur tête, s'avancèrent vers Chartres dans le but de piller la ville. Sans garnison pour la défendre en ces jours, elle était à la merci des Vikings, les meilleurs guerriers de l'époque. L'évêque Gousseau sortit sur les remparts avec le Voile de la Vierge, son dernier espoir sans doute. On lit dans les chroniques des Vikings qu'ils furent soudain aveuglés et contraints de battre en retraite. Mais un plus grand, un très grand miracle survint encore. L'année suivante, en 911, Rollon, le chef des Vikings, se convertit au christianisme avec ses troupes et conclut un traité de paix avec le roi de France ; en gage de nouvelles relations pacifiques il reçut un territoire, qu'on appelle aujourd'hui encore la Normandie, la terre des Normands (normand signifie « homme du nord », terme dont on désignait les Vikings en Europe). Ce traité mit fin à près de cent ans de féroces attaques et pillages de la part des Vikings en France.

Rapporté de Constantinople, le Voile avait été offert en cadeau à Charlemagne par l'impératrice Irène. Le roi Charles le Chauve, petit-fils de



L'icône du Voile de la Très Sainte Mère de Dieu

Charlemagne, offrit le Voile à la ville de Chartres, où, selon la Tradition, on vénérât dès avant la Nativité du Christ, une vierge qui devait enfanter sans homme. Cela n'a rien d'étonnant, car dès le VIII^e siècle avant J.-C. le prophète Isaïe s'était exclamé : « Voici, la vierge sera enceinte et elle enfantera un fils » (Is 7.14). Et en effet d'autres peuples, les Gaulois en particulier, avaient eux aussi, eu leurs devins et prophètes nationaux.

Il y eut ici un premier service de prières orthodoxe en 2002 et, depuis 2009, des liturgies ont lieu chaque année autour la fête du Voile de la Sainte Mère de Dieu^[2].

En prenant conscience des formidables et puissantes reliques qui se trouvent près de nous, nous commençons à entrevoir différemment le sens de notre présence en France. De nombreux émigrés sont venus pour gagner de l'argent, d'autres pour y trouver refuge, mais avec le temps, la grande majorité d'entre eux s'est révélée déçue en comparant leurs acquis avec ce qu'ils espéraient. Et main-

tenant que les extraordinaires lieux saints se découvrent à nous, nous nous posons la question : « Peut-être avons-nous effectivement été envoyés ici comme premiers témoins orthodoxes des lieux saints de France, et notre mission est-elle d'ouvrir la voie aux pèlerins russes pour qu'ils puissent des forces spirituelles à ces sources ? »

[2] Le 14 octobre selon le calendrier julien (NdT).

AMIENS : LE VÉNÉRABLE CHEF DE SAINT JEAN LE PRÉCURSEUR



Le Vénérable Chef de saint Jean le Précurseur, Amiens



À Amiens, dans la gigantesque cathédrale de la Très Sainte Mère de Dieu^[1], se trouve le Vénérable Chef de saint Jean le Précurseur, le Baptiste du Seigneur.

Pourquoi l'une des plus importantes reliques de la chrétienté se trouve-t-elle dans une petite ville de province ? Telle est donc la volonté de Dieu. Nous savons bien que sur le chemin spirituel, de par la Providence divine, les derniers seront les premiers, et que les premiers peuvent être les derniers. Le Chef de saint Jean Baptiste arriva à Amiens, dans une ville peu peuplée.

[1] Construite entre 1220 et 1288. La façade occidentale a été terminée au XIV^e siècle.

Je vais en rappeler l'histoire, le destin^[2]. L'Église fête solennellement sa première, sa deuxième et sa troisième invention^[3]. Mais remarquez bien qu'entre la décapitation de saint Jean-Baptiste et la première puis deuxième invention, il s'écoula cent ans, puis quatre siècles encore entre la deuxième et la troisième. Et durant ces intervalles, le Chef ne fut pas vénéré, puisque personne ne savait où il se trouvait, ce qu'il était devenu. Comment parvint-il jusqu'à Amiens ? Revenant des croisades en 1206, l'un des clercs du diocèse, Walon de Sarton, qui voulait rapporter quelque présent, trouva dans des décombres un plateau d'argent avec, posée dessus, la tête d'un saint inconnu (il était incapable de déchiffrer l'inscription en grec). En parcourant les églises, il vit une icône avec les mêmes mots que ceux du plateau : « Jean le Précurseur – le Baptiste du Seigneur ». Il comprit immédiatement quelle formidable relique il possédait, et la rapporta en France. L'évêque d'Amiens était alors Richard de Gerberoy, connu pour sa particulière dévotion à saint Jean-Baptiste. Il reconnut la relique comme authentique (après les vérifications appropriées, comme nous le supposons).

Je sais qu'évidemment c'est insuffisant pour en certifier l'authenticité. Mais le Seigneur, à nouveau, nous conforte dans notre foi. Dans les années 1960 fut pratiquée une analyse paléo-anatomique du Chef de saint Jean-Baptiste, dont la conclusion fut stupéfiante : la relique remonte aux premiers siècles après J.-C., la tête est celle d'un homme d'environ

[2] Selon la Tradition, Hérodiade emporta la tête de saint Jean-Baptiste à Jérusalem, au palais d'Hérode, et l'enterra dans un lieu impur et secret. Jeanne, la pieuse femme de l'intendant du palais, la déposa dans un récipient d'argile et l'enterra au Mont des Oliviers, domaine d'Hérode qui fut plus tard acquis par Innocent, moine et dignitaire chrétien. Celui-ci, en creusant la terre pour les fondations d'un temple, trouva le récipient contenant la tête. Il fut averti par des signes miraculeux qu'il s'agissait du Chef de Jean-Baptiste. On ne connaît pas la date de l'événement. Avant sa mort, craignant que la tête ne soit profanée par des infidèles, il l'ensevelit. Par une révélation du Baptiste lui-même, son Chef fut retrouvé par deux moines au IV^e siècle. C'est ce qu'on nomme la première invention. L'empereur Théodose le Grand le transporta à Constantinople vers 390 et le déposa à sept milles de la capitale, à Hebdomon, où il fit élever un temple grandiose. Durant les troubles à Constantinople, à l'occasion de l'exil de saint Jean Chrysostome sous l'empereur Arcadius, le Chef du Baptiste fut transféré à Emèse, où il fut caché durant cinquante ans. En 452, le saint Chef, acquis par l'archimandrite Marcellus dans un monastère près d'Emèse, fut déposé dans une église du nom de saint Jean-Baptiste. C'est ce qu'on appelle la deuxième invention.

Par peur des Sarrasins qui avaient pris Emèse en 633, on transféra la relique à Comane à la fin du VIII^e siècle, puis, craignant les iconoclastes, on l'enterra dans un lieu secret. À la reprise de la vénération des icônes, le patriarche Ignace de Constantinople eut une vision nocturne qui lui en indiqua l'endroit et en fit communication à l'empereur Michel III. Une délégation fut envoyée à Comane. Le Chef fut retrouvé (troisième invention) et transféré à Constantinople : on en déposa une partie dans l'église paroissiale, une autre au monastère Saint-Jean au Stoudios. Pendant les croisades, une partie du Chef et des reliques du Baptiste furent volées par un moine à Constantinople et rapportées à Amiens, en France.

[3] Dans cette expression d'usage, le mot « invention » est à prendre au sens étymologique de « découverte » (NdT).

trente-quarante ans, d'appartenance méditerranéenne. La blessure au front fut assenée « post mortem » (après la mort). La convergence des arguments nous convainc une fois encore de l'authenticité de la relique (de même, en son temps, le Suaire de Turin qui laisse apparaître l'image du Sauveur, fut scrupuleusement étudié, et les résultats scientifiques l'authentifièrent).



Icône de saint Jean le Précurseur

Nous savons que les voies du Seigneur sont insondables, et le destin de cette relique nous apparaît comme une des manifestations de Sa Providence.

Les autorités catholiques vont-elles facilement au contact du clergé orthodoxe, et autorisent-elles volontiers les fidèles orthodoxes à s'approcher des reliques présentes dans leurs églises ?

Si l'attitude des catholiques à l'égard des orthodoxes n'est pas toujours facile, elle est toujours bienveillante. À Paris, mais également dans de nombreux endroits de province, ils sont venus à notre rencontre et nous ont aidés avec simplicité, en fonction de leurs possibilités.

En ce qui concerne la vénération des reliques, ils ne posent aucune condition canonique, ils savent que nous ne pouvons célébrer que selon le rite orthodoxe, conformément aux exigences de notre discipline canonique, et si leurs lieux de culte sont fermés, ils nous les

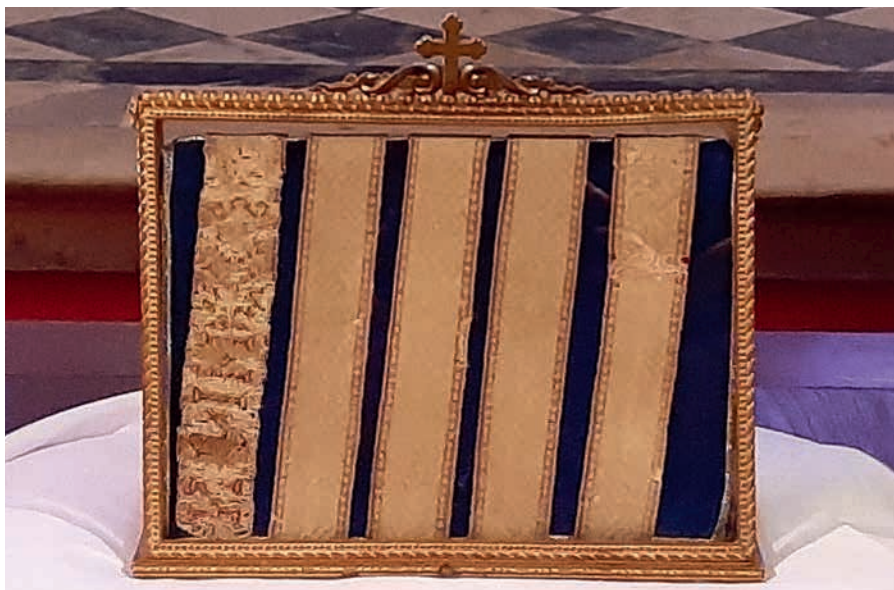
ouvrent. Lors de notre première liturgie à Amiens, le curé vint en personne déposer sur l'autel le Vénérable Chef de saint Jean-Baptiste. Nous étions entre trente et quarante fidèles orthodoxes. D'un point de vue canonique, l'antimension n'était en ce cas pas obligatoire. Et après cela, les catholiques sortirent pour nous laisser libres sur le plan spirituel, sans nous imposer de contraintes extérieures.

Il n'y a donc pas d'obstacles pour l'instant de ce côté, les ecclésiastiques demandent seulement de respecter certaines règles, dont le temps convenu pour notre office, et surtout de laisser l'endroit en l'état où nous l'avons trouvé, car il est évident que nous en modifions la disposition, nous installons des icônes, un autel, des lutrins, etc., pour en faire un lieu de célébration orthodoxe. Le Chef de saint Jean-Baptiste se trouve dans un lieu de culte qui est en même temps un musée. Et comme musée, il doit, par exemple, fermer à midi ; ce que nous ne savions pas. Et à la fin de la célébration débuta la vénération, qui se prolongea au-delà de midi.

Quand arriva midi et demi, la tension monta, non pas à cause du clergé, mais de l'administration du musée. Et celle-ci s'en prit naturellement aussi aux catholiques, car pour elle, orthodoxes ou pas, il s'agit toujours de « ces cléricaux... ». Voilà le genre de malentendus qu'il y eut.



LOCHES (VAL DE LOIRE) : LA CEINTURE DE LA TRÈS SAINTE MÈRE DE DIEU



La Ceinture de la Très Sainte Mère de Dieu, à Loches



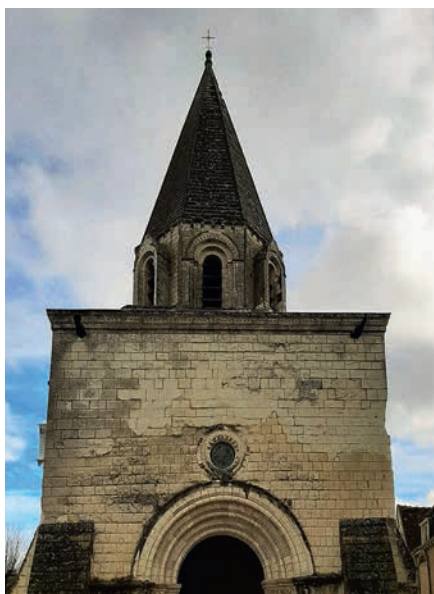
Depuis le X^e siècle, l'une des Ceintures de la Vierge Marie se trouve dans l'église Saint-Ours de la petite ville de Loches près d'Amboise, en Val de Loire. Sa présence fut marquée par de nombreux miracles.

Les arguments en faveur de son authenticité sont suffisants pour les croyants, bien qu'ils puissent être réfutés par les historiens, les matérialistes et les rationalistes. L'important est qu'ici d'innombrables fidèles firent monter vers le ciel leurs prières de demandes, et que des miracles survinrent en réponse. Nous savons peu de choses sur son histoire, mais les miracles opérés, eux, sont bien connus depuis le Moyen Âge.

Les femmes sont venues y prier tout au long des siècles pour demander la grâce d'avoir des enfants. L'une des naissances miraculeuses les plus connues est celle d'un héritier par l'impératrice Eugénie, la



Ikône de la Très Sainte Mère de Dieu
à la Ceinture miraculeuse



Église Saint-Ours dans la ville de Loches,
en Val de Loire

femme de l'empereur Napoléon III, qui jusqu'alors n'avait pas pu en mettre au monde.

Le premier service de prières orthodoxe eut lieu ici en 2014 et, depuis, des liturgies orthodoxes y sont célébrées chaque année.



Père Nicolas Nikichine présentant la Ceinture
de la Très Sainte Mère de Dieu à la Vénération
des fidèles, 2018



PARIS : ÉGLISE DE SAINTE-MARIE-MADELEINE, ÉGALE AUX APÔTRES



Église de la Madeleine à Paris



Marie-Madeleine, sainte myrophore égale aux apôtres, fut « apôtre des apôtres », la première à avoir cru et à s'être exclamée : « Christ est ressuscité ! » Confessant la Résurrection, elle surpassa les hommes « qui se cachaient par crainte des Juifs ». L'église de la Madeleine – ou tout simplement la Madeleine – se trouve dans l'un des plus beaux et riches quartiers de Paris. Il est quasiment impossible de la manquer si on séjourne dans la capitale. L'habitude fut prise en 2003 d'une vénération orthodoxe devant les reliques de sainte Marie-Madeleine, la plus célèbre des



**Reliquaire contenant les reliques
de sainte Marie-Madeleine, Paris**

femmes myrophores, annonciatrice de la résurrection du Christ, justement durant la semaine des Myrophores, en période pascale.

INVENTION DES RELIQUES DE SAINTE MARIE MADELEINE À PARIS

En 1824, en la fête de sainte Marie-Madeleine, l'archevêque de Paris, Mgr Quélen, remit solennellement à la paroisse une relique de sainte Marie-Madeleine (« os femoris » ou os du fémur, comme il est dit dans l'attestation qui l'accompagnait). Celle-ci est ce qu'il y a de plus sacré dans l'église. Elle se trouve actuellement dans un reliquaire à droite de l'autel principal.

La question se pose de savoir comment des reliques de la sainte nous sont parvenues. Au vu de toutes les erreurs et mystifications, des faux qui ont eu cours au Moyen Âge, nous sommes en droit d'émettre des doutes.

Par la suite, une partie de l'histoire de ces reliques est fiable, basée sur des témoignages historiques incontestables. La relique qui se trouve dans l'église de la Madeleine fut prélevée en 1781, par ordre du roi Louis XVI, sur l'ensemble des reliques gardées dans la crypte de Saint-Maximin en Provence, et offerte par le roi à son pieux cousin Ferdinand, duc de Parme. En 1810, après sa conquête du nord de l'Italie et l'annexion du duché de Parme, Napoléon emporta à Paris tous les objets précieux du palais ducal, y compris ladite relique, qui se retrouva dans l'un des monastères de carmélites de la capitale.



Ikône de sainte Marie-Madeleine
égale aux apôtres

En 1822, après la Restauration, la belle-fille du duc de Parme voulut d'abord, en sa qualité d'héritière, reprendre cette sainte relique, mais finit par l'offrir à la prieure des carmélites. Celle-ci finit par la remettre à l'archevêque de Paris, Mgr Quélen, qui en fit don à l'église dont la sainte était la patronne.

Que les reliques de sainte Marie-Madeleine aient été trouvées en 1295 à Saint-Maximin est un fait indiscutable. Reste à savoir comment elles sont arrivées dans le sud de la France. C'est ce que nous allons vous raconter.

SAINT-MAXIMIN-LA-SAINTE-BAUME : LE VÉNÉRABLE CHEF DE SAINTE-MARIE- MADELEINE, ÉGALE AUX APÔTRES



Reliquaire contenant le Vénérable Chef
de Marie-Madeleine, basilique Saint-Maximin



Saint-Maximin,
à 800 km de Paris, 139 km de Nice,
73km de Marseille

Pour mieux faire connaissance avec la sainte myrophore, égale aux apôtres, nous allons partir dans le sud, dans la petite ville de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume où, dans une magnifique châtée, se trouve son Vénérable Chef.

VIE DE MARIE-MADELEINE EN FRANCE

La vie de sainte Marie-Madeleine, comprenant ses années en Palestine et l'histoire de ses reliques en Occident, est racontée dans *La Légende dorée* de Jacques de Voragine (XIII^e), ouvrage largement répandu dans le monde chrétien. Selon ce récit, durant les persécutions juives contre les chrétiens en Palestine, qui entraînèrent la mort de saint Etienne, le premier martyr, et du saint apôtre Jacques, « le frère du Seigneur », les Juifs firent monter dans une barque « sans gouvernail et sans voile » sainte Marie-Madeleine, saint Lazare, le ressuscité du quatrième jour, saint Sidoine, l'aveugle-né guéri par le Sauveur, et saint Maximin, l'un des 72 apôtres, puis la lancèrent à la mer.

De par la divine Providence, la barque ne coula pas, mais, ballottée par le courant, elle finit par échouer près de Marseille. Saint Maximin devint le premier évêque d'Aix-en-Provence, quant à sainte Marie-Madeleine, elle évangélisa les habitants de la région. Elle convertit notamment le gouverneur de Marseille et sa femme.

Pour prier de façon plus intense, elle se retira dans une grotte en un lieu appelé jusqu'à nos jours la Sainte-Baume

(ou « sainte caverne » en provençal), où elle passa trente ans dans la pénitence. Elle reçut les derniers sacrements de l'évêque Maximin, qui l'enterra dans la crypte de la basilique, en demandant à y reposer lui aussi après sa propre mort.

La grotte et la crypte renfermant les deux sarcophages attirent jusqu'à aujourd'hui de nombreux pèlerins venus du monde entier. Des miracles y sont accomplis en grand nombre par l'intercession de la sainte.

À première vue, il semble que nous n'ayons aucune difficulté, nous les orthodoxes, à admettre cette version traditionnelle, d'autant plus qu'on en trouve trace dans des écrits datant du VIII^e siècle, et que toute l'Eglise occidentale y fait complètement foi jusqu'au milieu du XVII^e.

Mais à partir de là, les avis des théologiens commencent à diverger et, au XX^e siècle, l'écrasante majorité d'entre eux estime avec les historiens que la présence de sainte Marie-Madeleine dans le sud de la France est une invention des ecclésiastiques des VIII^e-IX^e siècles.

Il nous paraît néanmoins indispensable de mettre en garde contre une opinion répandue dans la plupart des textes contemporains, affirmant que Marie-Madeleine passa ses dernières années à Éphèse. Il nous est difficile d'en convenir, et aucun document ne mentionne de pèlerinage sur les pas de la sainte à Éphèse, ni dans l'Antiquité, ni au Moyen Âge, ni aux Temps modernes. Il n'y a aucun monument historique, même tardif, associé à son nom, si ce n'est une grotte dans laquelle elle aurait vécu et accompli ses exploits. Un seul et unique témoignage demeure au Moyen Âge, celui du chroniqueur français saint Grégoire de Tours.

Nous n'avons pas l'intention d'étudier tous les arguments « pro » et « contra » quant à l'authenticité des reliques de sainte Marie-Madeleine. Il y a là matière à un autre travail ; mais nous analyserons certains épisodes plus en détail. Voici les faits, rapportés par la Tradition antique, qui nous semblent très importants.

Le premier est la fondation par saint Cassien le Romain, arrivé à Marseille au début du V^e siècle, d'un ermitage situé près de la grotte de Marie-Madeleine.

Cassien le Romain fut le fondateur du monachisme gaulois. Son apprentissage spirituel se fit en Égypte et en Palestine au V^e siècle auprès des



**Les reliques de Sainte Marie-Madeleine,
Grotte sacrée de la Madeleine à la Sainte-
Baume**

meilleurs représentants du monachisme^[1]. Et c'est justement ici qu'il fonda son ermitage, bien que dans cette région de Provence, les grottes propices à la réalisation de son vœu fussent fort nombreuses. Son choix en cet endroit ne peut s'expliquer par aucune autre particularité ou circonstance.



La basilique sainte Marie-Madeleine à Saint-Maximin

Dans la basilique de Saint-Maximin fut construit, au V^e siècle, un très grand baptistère, de onze mètres de côté, énorme réservoir en pierre, ce qui témoigne d'une chose : les pèlerins se faisaient baptiser en masse. Dans l'Empire romain du V^e siècle, Saint-Maximin n'était pas un centre artisanal ni commercial.

La basilique et la grotte de sainte Marie-Madeleine restèrent des lieux de pèlerinage durant des siècles et, à partir du Ve, la vénération y fut constante, si l'on exclut les VII^e-X^e siècles où, à cause des invasions arabes, le sud de la France fut ruiné et la vie politique et spirituelle quasi éteinte.

Mais c'est là notre version des faits, tandis que les historiens contemporains discutent encore de l'endroit où sainte Marie-Madeleine fut ensevelie. Qui repose en ces lieux, est-ce bien elle ou pas ?

[1] Saint Jean Cassien le Romain (360 – 435), est né en Roumanie. Issu d'une illustre famille, il reçut une bonne éducation. Désireux d'atteindre à la perfection spirituelle, il se rendit en Orient et devint moine à Bethléem. Après de nombreuses tribulations, passant de monastères en ermitages, il alla à Constantinople où il fut ordonné diacre par saint Jean Chrysostome. Arrivé en Gaule, il s'installa à Massalia (Marseille) où il implanta deux monastères, un pour les hommes et un pour les femmes, à l'exemple des monastères égyptiens, devenant ainsi le fondateur du monachisme.

En nous penchant sur le destin de l'église Sainte-Marie-Madeleine, nous remarquons que la foi en Christ est demeurée sur la terre de France, que la grâce divine ne l'a pas abandonnée. La basilique nous étonne encore par la beauté dont nos ancêtres ont su la parer. Elle deviendra pour nous aussi, de par les prières de la sainte, un chemin qui nous conduira dans les profondeurs du temps où nous rencontrerons une cohorte de saints et de grands ascètes que nous ne connaissons pas encore. Osons donc nous exclamer devant ses saints restes : « Sainte Marie-Madeleine élevée au rang d'apôtre, prie Dieu pour nous ! »



SAINT-NICOLAS-DE-PORT EN LORRAINE : RELIQUES DE SAINT NICOLAS



La châsse avec les reliques de saint Nicolas



Peu de Russes savent qu'en France se trouve le deuxième lieu, après Bari, de vénération de saint Nicolas.

Cela tient à des raisons naturelles : nous avons toujours été coupés de l'Occident, essentiellement par un espace non-orthodoxe. La Pologne est catholique, au-delà c'est l'Allemagne protestante, puis encore des terres catholiques. Et nos rapports avec les Polonais, c'est connu, n'ont jamais été simples.

Bien sûr, les Russes ont voyagé en Occident, mais ils avaient d'autres buts. Comme, vivre en France, en Italie, ou étudier en Allemagne. Partant pour les lieux saints d'Orient ou de Terre Sainte, nos pèlerins passaient par la mer pour arriver à Jérusalem, jamais par l'Europe, ce qui explique que les lieux saints occidentaux (dont la fréquentation était vive bien avant que la Russie ne se forme sur

le plan spirituel) soient restés inconnus des chrétiens russes.

Les exemples abondent dans l'histoire où lieux saints et reliques sont restés comme oubliés, hors du champ de vision de l'Église orthodoxe. Cela a même pu durer plusieurs siècles, jusqu'à ce que le Seigneur fasse soudain tomber le voile de ses yeux, et les lui révèle.

C'est pour nous une joie et un réconfort de connaître ce lieu de vénération de saint Nicolas, le deuxième en importance et le plus célèbre en Europe de l'Ouest, dans la petite ville de Saint-Nicolas-de-Port (8 000 habitants environ), d'autant plus qu'il n'est qu'à deux heures de transport de Paris, alors qu'il faut une journée entière pour se rendre à Bari. Certes, c'est bien là le principal lieu de vénération de saint Nicolas, mais la façon dont un fragment des reliques arriva à Saint-Nicolas-de-Port, dix-quinze ans après leur translation en Italie, nous stupéfie, comme les miracles qui se produisirent alors.

Voici cette histoire.

À la fin du XI^e siècle, le pieux chevalier Albert, natif de Varangéville^[1], s'en revenait d'un pèlerinage en Terre Sainte. Sa route passait par Bari, où les reliques de saint Nicolas avaient été rapportées de Myre^[2] en 1087. Parmi les religieux qui demeuraient là, se trouvait un compatriote d'Albert dont le nom ne nous est pas parvenu. Voulant profiter de l'occasion, ce dernier décida de rentrer avec lui. Pendant qu'il faisait ses préparatifs, saint Nicolas lui apparut en lui enjoignant de ne pas revenir au pays natal sans un morceau des reliques. Le religieux attendit de se retrouver seul devant la châsse pour y enfoncer une baguette crochetée au bout, et en retira une partie du doigt. Puis, ayant caché son trésor, il se mit en route sans rien dire à personne de son secret. Or il arriva que le détenteur de la relique, qui avait suivi la recommandation de saint Nicolas, tomba malade en route et mourut. Mais avant, il put transmettre à Albert le morceau de doigt précieusement gardé.

Le chevalier continua son chemin solitaire. La Tradition garde en mémoire quelques-uns des miracles qui l'accompagnèrent.

Un jour qu'il s'était arrêté dans une forêt pour la nuit, la chaleur le réveilla – les flammes l'environnaient de partout, il n'eut que le temps de bondir hors du feu. Toutes ses affaires brûlèrent, cependant que le sac était resté entier, et la relique intacte.

De retour chez lui à Varangéville, un soir qu'il dînait, Albert se retrouva soudain dans l'obscurité la plus complète. Pensant que le domestique avait malencontreusement éteint la lampe, il l'appela. Mais celui-ci lui répondit que la lampe était bien toujours allumée. Il découvrit pourtant, un peu plus loin dans la maison, que la veilleuse placée devant la relique de saint Nicolas s'était éteinte. Et quand on la ralluma, Albert recouvrit la vue.

Il garda quelque temps le pieux objet chez lui, le considérant comme sa propriété. Mais un jour, une femme gravement malade eut la révélation qu'elle devait prier devant la relique en possession du chevalier. Des miracles de guérison, celui-ci et d'autres, firent affluer de nombreux malades chez lui. Albert comprit qu'il fallait placer la relique dans un lieu accessible à la vénération de tous.

[1] Varangéville, petite commune de Meurthe-et-Moselle près de Nancy (NdT).

[2] Myre, ville antique de Lycie, en Turquie actuelle (NdT).

Un monastère bénédictin avait été fondé à Varangéville au le VIII^e siècle, fréquenté par de nombreux pèlerins venus s'incliner devant les reliques de saint Gorgon. C'est là qu'Albert déposa celle de saint Nicolas, mais l'abbé Henri († 1093), raisonnant selon des considérations humaines, préféra la placer dans un autre lieu, afin qu'elle ne nuise pas à la renommée de son monastère et du saint qui y était vénéré. C'est pourquoi il fit construire une chapelle dans le petit village voisin de Port (du latin



Basilique de Saint-Nicolas-de-Port

« portus », passage, car la Meurthe s'y rétrécissait, permettant de passer facilement à gué), et les reliques de saint Nicolas y furent déposées en 1098. Dès lors les chrétiens y affluèrent, en provenance d'Allemagne, d'Alsace et de Lorraine.

Le nombre de pèlerins crût rapidement, et une première église en l'honneur de saint Nicolas fut construite et consacrée en 1101. Il fallut ouvrir plusieurs auberges. Bernard de Clairvaux^[3] y vint en 1153, devenant le premier des pèlerins renommés. L'église fut reconstruite et considérablement agrandie en 1193.

Saint Nicolas fut particulièrement vénéré comme protecteur des en-

[3] Bernard de Clairvaux (1090-1153), éminent théologien catholique, l'un des premiers prédicateurs de la deuxième croisade. Déclaré saint par l'Église catholique romaine en 1174.

fants, grâce au grand nombre d'actions miraculeuses dont ils furent l'objet. En mémoire et imitation de la grande bonté du saint, une touchante coutume apparut, celle d'offrir des cadeaux aux enfants le jour de sa fête (6/19 décembre), coutume qui perdura jusque dans les années 1970^[4].



Ikône de saint Nicolas

ARGUMENTS SPIRITUELS

L'un des plus célèbres miracles obtenus par l'intercession de saint Nicolas, est la libération du sire Conon de Réchicourt. Parti en croisade, ce seigneur de Lorraine fut fait prisonnier dans la région de Gaza (en Palestine) et passa plusieurs années à se languir dans les fers. Il ne cessait de prier saint Nicolas, qu'il savait toujours prêt à venir en aide aux pauvres et aux malheureux. Soudain, le soir du 5 décembre 1244 – veille de sa fête –, les portes de la prison s'ouvrirent et le prisonnier se retrouva sur le parvis de l'église Saint-Nicolas-de-Port. Quelle ne fut pas la surprise des fidèles en voyant cet homme sale et enchaîné ! Depuis ce jour, les fers du seigneur de Réchicourt sont conservés dans la basilique. En signe de re-

connaissance pour cette libération miraculeuse, il laissa un capital pour que chaque année, le 5 décembre, entre 8 heures et 9 heures du soir, une procession se déroule en mémoire de l'événement.

Par la suite, saint Nicolas fit encore sortir des chrétiens de leurs prisons. En 1599, un soldat arriva à Saint-Nicolas-de-Port avec une jambe enchaînée

[4] Au XVI^e siècle les protestants, qui rejetaient le culte des saints, associèrent cette coutume à la fête de Noël. À la fin du XIX^e siècle, à une époque de grand déclin de la foi, naquit la figure païenne du père Noël (grand-père Givre). Il nous importe, à nous les orthodoxes, qu'aujourd'hui encore, à Saint-Nicolas-de-Port, soient préservées les reliques miraculeuses de l'un des saints les plus généreux et compatissants, saint Nicolas, archevêque de Myre, thaumaturge.

et l'autre libre, ce qui lui permettait de marcher. C'est en cet état qu'il avait été libéré d'une geôle turque à l'intercession du saint thaumaturge, et il avait tenu avant toute chose à venir remercier son libérateur.



Vénération de la relique de saint Nicolas

En 1481 René II, duc de Lorraine, commença l'édification de l'église que l'on voit actuellement, en reconnaissance à saint Nicolas pour son aide dans la délivrance de Nancy occupée par les armées de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. La nouvelle église fut consacrée en 1560.

Le petit village inconnu de Saint-Nicolas-de-Port se transforma au XVI^e siècle en ville florissante, peuplée de près de dix mille habitants. Mais, catholiques, ils souffrirent de la Réforme^[5] et des guerres qu'elle entraîna. Le 11 novembre 1635, durant la guerre de Trente Ans, la ville fut pillée, les habitants massacrés, l'église brûlée. Sur deux mille maisons, il n'en resta que quarante-cinq. Mais même après la reconstruction du sanctuaire, la ville ne se releva pas

des conséquences désastreuses de la tempête protestante. Le pèlerinage ne retrouva jamais plus ses dimensions d'antan.

[5] La Réforme, dans les années 1520-1530, est un vaste mouvement, complexe par son contenu social et sa composition, qui a pris la forme d'une lutte religieuse contre le catholicisme. S'il prit fin en 1555 avec la paix d'Augsbourg, il repartit de plus belle durant la guerre de Trente Ans (1618-1648), première guerre européenne entre deux grandes coalitions : le bloc des Habsbourg (Autriche et Espagne, Saint-Empire romain germanique, République des Deux Nations), et leurs opposants, qui s'appuient sur la France, la Suède, la Russie et le Danemark.

Durant la Première Guerre mondiale, la ligne de front ne passait qu'à quelques kilomètres de Saint-Nicolas-de-Port, mais l'église ne subit pas de dommages. Durant la Seconde, par contre, les bombardements du 18 juin 1940 firent de tels dégâts que sa reconstruction ne s'acheva qu'en 1950. Et le 25 juin 1950, le pape Pie XII lui conféra le statut de basilique^[6].

Durant les vingt-cinq dernières années, il ne s'est pratiquement rien fait en matière de restauration. Les pèlerinages étaient au point mort. Les autorités locales, propriétaires juridiques de la basilique, n'avaient assez de moyens pour remettre en état cet énorme ensemble et l'entretenir. La Commission supérieure des monuments historiques avait déjà une quantité de bâtiments en souffrance. La basilique se détériorait à vue d'œil.

Mais un événement survint qui allait radicalement changer son destin. Le 1er mars 1980 mourut à New York Camille Croué-Friedman, née en 1890 à Saint-Nicolas-de-Port. Partie en Amérique à l'âge de seize ans, elle y fit, comme on dit, une belle carrière. Lors d'une croisière en Méditerranée en 1932, le bateau sur lequel elle se trouvait, coula et elle fit partie du petit nombre des rescapés. Persuadée qu'elle devait son salut à sa dévotion envers saint Nicolas, elle fit don d'un vitrail à l'église et continua ensuite à envoyer de grosses sommes d'argent.

Elle revint en France pour la dernière fois en 1975 et se désola de l'état d'abandon dans lequel était la basilique. En 1976 la bienfaitrice fit un legs qui octroyait la majeure partie de sa fortune (7 millions de dollars) à l'évêché de Nancy afin de reconstruire la basilique et de lui rendre sa beauté première.

Ainsi ce lieu saint connu à la fin du XX^e siècle une nouvelle page de son histoire. Depuis la chute des frontières du bloc de l'Est, le nombre d'orthodoxes s'accroît sans cesse en France, et en particulier en Alsace et en Lorraine, venus de Russie, d'Ukraine, de Serbie, de Roumanie. Pas moyen de garder le sanctuaire sous le boisseau : des orthodoxes commencèrent d'abord à y venir individuellement, puis par petits groupes de pèlerins. En 1998, le 5 décembre, en la veille de la fête du saint, une procession vit le jour qui devint régulière, annuelle. Comme pour les lieux saints de Terre Sainte, et en s'inspirant de la vénération de saint Nicolas à Bari, on instaura des offices orthodoxes à date fixe, avec hymnes acathistes, célébration de la liturgie devant les reliques de l'Élu de Dieu. Saint Nicolas continue de rassembler ses enfants de France, d'Allemagne, de Belgique, mais aussi de Russie, de Serbie, de Roumanie...

Ce nouveau lieu de vénération de saint Nicolas, auquel nous ne nous attendions pas, nous met du baume à l'âme. Aux paroles d'Alexandre Pouchkine, « Le bonheur était si proche, si possible^[7] », j'ajouterai qu'en effet il est parfois bien plus près qu'on ne l'imagine, il suffit d'ouvrir les

[6] Dans la tradition catholique, sont nommés basiliques des lieux de culte de grande dimension qui abritent le corps d'un saint ou une relique insigne.

[7] Citation tirée d'*Eugène Onéguine*, 1833, mise dans la bouche de l'héroïne principale, Tatiana (NdT).

yeux. Ici, à l'étranger, dans un environnement qui n'est pas le nôtre, nous autres orthodoxes commençons parfois à nous attrister de ne pouvoir retourner en arrière, ni voir la vie se déployer plus heureusement. Et puis il y a nos enfants, nos conditions matérielles qui n'évoluent pas comme nous le souhaiterions... Et soudain, face à ces situations sans issue, des amis se présentent à nous, oui vraiment des amis, j'insiste là-dessus, nos saints chrétiens avec leurs lieux sacrés, qui sont nos aides les plus proches et les plus efficaces.



CONCLUSION



Pèlerinage à Turin pour la vénération de la sainte Tunique 2015

Maintenant que les lieux saints de France s'ouvrent aux orthodoxes, au fur et à mesure que leur histoire et leur signification sont mieux connues, de plus en plus de croyants en Russie souhaitent venir en pèlerinage. J'espère que notre récit y contribuera pour une bonne partie. Si, par exemple, on veut connaître la Russie, il vaut mieux ne pas aller à Moscou, ville immense dont on a bien du mal à démêler quelles sont les racines. Il est préférable d'aller dans une petite ville, en province, dans ses profondeurs. Eh bien, en découvrant que le Chef de saint Jean-Baptiste se trouve à Amiens, on apprend beaucoup de choses sur l'histoire du lieu à qui échoit un tel honneur, sur la Picardie. Le célèbre écrivain Jules Verne, en particulier, travailla et vécut toute sa vie à Amiens ; la cathédrale, dépositaire de cette relique, fut construite comme devant, par sa beauté et ses proportions (elle est plus grande que Notre-Dame de Paris, au cœur de la capitale), être digne du trésor qu'elle abritait, et ce, dans une ville dont la population ne dépassait pas dix ou quinze mille habitants.

À l'époque actuelle, nous les orthodoxes ne construisons en France que de petits lieux de culte et c'est tout juste si nous n'officiions pas dans des garages ou des caves.

Comment se fait-il que le Vénérable Chef du Précurseur se trouve dans une si petite ville ? Il y a sûrement des explications. Imaginons que toutes les reliques soient concentrées en un seul endroit. Comme nous nous sentirions désolés et tristes de ne pas pouvoir vivre à côté !

Vivant en France, nous disposons du Chef de saint Jean-Baptiste à Amiens, à cent cinquante kilomètres de Paris, ou encore des reliques de saint Antoine le Grand, à six cents kilomètres de Paris et à cinquante de Grenoble. Où qu'on se trouve en France, ou presque partout, on peut bénéficier d'une immense consolation spirituelle dans un lieu saint qui remonte aux premiers temps, d'avant la séparation de l'universelle Église orthodoxe. Dès le Ve siècle, en prologue au premier code de lois, dit « Loi salique », les Francs avaient déclaré : « Vivat Christus qui Francos diligit » – « Gloire au divin Christ qui aime les Francs ! » Que ces mots prononcés par les guides éclairés de la Gaule soient la clé qui nous ouvre les portes du monde occidental. Nous croyons que leur aide ne nous fera pas défaut si nous leur adressons nos prières : « Tous les saints de la Gaule, priez Dieu pour nous ! »



CENTRE DE PÈLERINAGE DU DIOCÈSE DE CHERSONÈSE

Le Centre a été fondé il y a plus de 20 ans. Sa création a été marquée par le premier service de liturgie orthodoxe devant les premières reliques de France réinventées par les orthodoxes, celles de la sainte impératrice Hélène, égale aux apôtres, en 1997.



Le père Nicolas Nikichine a été le directeur du Centre de pèlerinage du diocèse de Chersonèse à Paris (France) jusqu'à son décès en avril 2021.

Le prêtre Nicolas Nikichine a été le fondateur et le premier directeur du Centre de pèlerinage du diocèse de Chersonèse, affilié au Patriarcat de Moscou. Il a également été le recteur de la communauté orthodoxe de Saint-Nicolas à Saint-Nicolas-de-Port en Lorraine.

Le père Nicolas est lauréat de la faculté de mécanique et mathématiques de l'Université d'État de Moscou. Arrivé à Paris, il a été diplômé de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge et a fait des recherches sur les lieux saints. Il a mis au point une méthodologie en ce domaine, grâce à laquelle il a pu s'assurer et convaincre l'Église orthodoxe, par exemple, de l'authenticité de la Couronne d'épines du Sauveur.



Inna Botcharova, directrice adjointe du Centre de pèlerinage

CONTACTS

Si un groupe de pèlerins est intéressé pour faire un pèlerinage en France, notre Centre vous propose ses services pour l'organiser.

**Site du Centre : <https://palomnikfr.com/sacr/>
Contact du Centre : palomnik.fran@gmail.com**

SOMMAIRE

LES LIEUX SAINTS MIRACULEUSEMENT REDÉCOUVERTS PAR LES ORTHODOXES	3
PARIS : ÉGLISE SAINT-LEU-SAINT-GILLES : LES RELIQUES DE SAINTE HÉLÈNE.....	10
PARIS : CATHÉDRALE NOTRE-DAME DE PARIS : LA COURONNE D'ÉPINES DU SAUVEUR	19
ARGENTEUIL : LA TUNIQUE DU SEIGNEUR	26
CHARTRES : LE VOILE DE LA VIERGE	29
AMIENS : LE VÉNÉRABLE CHEF DE SAINT JEAN LE PRÉCURSEUR.....	33
LOCHES (VAL DE LOIRE) : LA CEINTURE DE LA TRÈS SAINTE MÈRE DE DIEU.....	37
PARIS : ÉGLISE DE SAINTE-MARIE-MADELEINE, ÉGALE AUX APÔTRES	39
SAINT-MAXIMIN-LA-SAINTE-BAUME : LE VÉNÉRABLE CHEF DE SAINTE-MARIE-MADELEINE, ÉGALE AUX APÔTRES	42
SAINT-NICOLAS-DE-PORC EN LORRAINE : RELIQUES DE SAINT NICOLAS	46
CONCLUSION	53
CENTRE DE PÈLERINAGE DE PARIS	55